

# Molinari

## Triple portrait de l'artiste en héros

Bernard Lévy

Volume 49, Number 199, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52615ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lévy, B. (2005). Molinari : triple portrait de l'artiste en héros. *Vie des arts*, 49(199), 64–65.

# MOLINARI: TRIPLE PORTRAIT DE L'ARTISTE EN HÉROS

Bernard Lévy



Guido Molinari  
Image tirée du film *Molinari -  
La dernière conversation*

## LE 23<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DES FILMS SUR L'ART

A ÉTÉ MARQUÉ PAR LA PRÉSENTATION DE TROIS FILMS CONSACRÉS À UN MÊME ARTISTE: GUIDO MOLINARI (1933-2004). LES TROIS PRODUCTIONS ONT EN COMMUN DE PROPOSER CHACUNE UN PORTRAIT FONDÉ SUR LES PROPOS DE L'ARTISTE, UNE SORTE D'AUTO PORTRAIT OU, SI L'ON PRÉFÈRE, DE PORTRAIT DE L'ARTISTE PAR LUI-MÊME.

### LA COULEUR CHANTE

Lauraine André G.  
90 minutes

### THE COLOUR OF MEMORY

Donald Winkler et Nicola Zavaglia  
48 minutes

### LA DERNIÈRE CONVERSATION

Jo Légaré et Vincent Chimisso  
52 minutes

Les trois films restituent très bien l'image d'un personnage bavard. Tous trois ont été tournés au cours des quelques mois qui ont précédé la mort du célèbre plasticien. Ils montrent donc un homme affaibli, le souffle court, les cheveux clairsemés; un homme cependant animé de la flamme de communiquer ses ultimes messages et bien conscient de la chance qui lui est offerte de s'inscrire et d'inscrire son œuvre dans l'histoire de l'art. C'est dire que Molinari prend une part active dans chacun des documentaires dont il est la vedette. C'est pourquoi le spectateur qui visionne les trois films retrouvera des séquences identiques d'un film à l'autre attestant que leur dramatisation relève d'une même intention. Tel est le cas, par exemple, de la séquence où l'artiste accompagne jusque dans la rue un de ses tableaux. Il se tient sur le seuil de sa maison atelier et, agitant la main, adresse un signe d'adieu au tableau que le camion emporte au musée... Émotion vraie? Émotion feinte? Sans doute un peu des deux. Et puis, cette séquence est tellement touchante que l'artiste a dû estimer qu'elle valait la peine d'être filmée deux fois avec deux tableaux différents!

Les trois films restituent chacun avec plus ou moins de bonheur et parfois beaucoup de maladresse une image vraie de Molinari. *La couleur chante* de Lauraine André G. consolide l'image officielle de l'artiste, celle qui aurait probablement bénéficié de l'imprimatur de Molinari puisqu'elle reproduit avec fidélité les positions que le peintre a exprimées maintes

fois, en particulier, dans ses *Écrits*. Le documentaire *The Colour of Memory* de Donald Winkler et Nicola Zavaglia est un film décousu. En dépit de son sous-titre *Conversations with Guido Molinari*, il se compose plutôt d'une suite de monologues sans véritables liens. Les auteurs, sans doute impressionnés par l'artiste qui manifeste des signes de fatigue, ne savent pas quoi lui demander; il prend donc l'initiative de parler un peu au gré du moment de ce qui tombe sous son regard. *La dernière conversation* de Jo Légaré et Vincent Chimisso est le plus personnel et le plus intime des trois films; le plus cinématographique aussi parce qu'on y décèle le souci d'une mise en scène à laquelle, bien sûr, a souscrit et coopéré l'artiste. Ce film se distingue aussi par son esprit critique dont se sont gardés de faire preuve les autres cinéastes; ce film esquisse la silhouette de l'homme plus que de l'artiste.

## LA STATUE FISSURÉE

Dans *La couleur chante*, Lauraine André G. affiche d'emblée son intention de situer les travaux de Molinari dans le contexte des mouvements plastiques du Québec des années 50 et de situer la méthode de l'artiste dans la continuité des positions adoptées par Mondrian. Ce double axe thématique confère à son film son unité. Il a l'avantage d'inscrire la figure de Molinari à la fois dans l'histoire de l'art québécois et canadien et dans l'histoire mondiale de l'art moderne. Certes, si la figure de Molinari peintre domine la production, la réalisatrice prend néanmoins soin d'y greffer l'image du Molinari poète influencé par

Mallarmé et qui s'en fait l'illustrateur et l'interprète offrant une suite d'images muettes du célèbre *Jamais un coup de dés...* Elle profile aussi le mélomane qui fonde le Quatuor Molinari. Le film tire son unité narrative d'un entretien avec le critique et historien Roald Nasgaard dont les interventions permettent à l'artiste de rappeler les moments clés de sa carrière. Cependant, la discussion est brisée par des commentaires abrupts (on sent trop le collage) de personnalités dont l'autorité technique est censée asseoir les propos de l'artiste. Il en est ainsi des analyses de la théoricienne de l'art et épouse de l'artiste, Fernande St-Martin, des souvenirs touchants, mais fort mal intégrés de la peintre et amie Françoise Sullivan. Quant aux réflexions de l'historien de l'art François-Marc Gagnon, la réalisatrice a certes retenu des propos parfaitement justes sur l'artiste américain Jackson Pollock mais, montés comme ils le sont dans le film, ils laissent croire que c'est principalement cet artiste qui aurait été à l'origine de la conversion de Molinari à l'option plastique qui a fait sa réputation. Or, Molinari s'est davantage réclamé de l'influence de Frank Stella, pour ne citer qu'un seul artiste américain des années 50. En outre, Lauraine André G. en fait trop et la belle statue qu'elle érige se fissure à la fin quand elle montre Molinari en train de présenter le mobile composé de panneaux translucides qu'il a réalisé pour combler la cage d'escalier centrale du magasin Simons de Montréal. Le spectateur éprouve alors l'impression, a contrario du flot d'arguments du peintre pédagogue, que ses œuvres n'ont, au fond, qu'une valeur décorative. Ce sentiment est d'ailleurs renforcé par les effets spéciaux de cache-cache entre les bandes chromatiques des tableaux

qui servent de transitions (plans-séquences) entre les différentes parties du film.

### L'HOMME VULNÉRABLE

« Guido, explique-moi... » Voilà la requête que formule Jo Légaré en amorce de *La dernière conversation*. Il ne demande pas mieux l'artiste. Expliquer: il n'a fait que ça toute sa vie quand il ne peignait pas, bien sûr. Jo Légaré dont c'est le premier film, a eu l'habileté de s'adjoindre une équipe qui a su donner à sa production son fini visuel (Vincent Chimisso, co-réalisateur et directeur de la photo), son rythme (Jean-Nicolas Orhon, assistant à la réalisation) et sa cohésion (Matthieu Roy-Décarie, montage).

Il est important de savoir que Jo Légaré (pseudonyme de Jocelyne Légaré) est la dernière compagne de Molinari. Tourné entre 2002 et 2004, son film témoigne des adieux de l'artiste à la vie. Il est marqué par le double souci de composer une œuvre de création (et non un simple documentaire) et de montrer l'artiste dans sa vérité d'homme et, particulièrement, d'homme affrontant la mort. Il importe de savoir aussi que Jocelyne Légaré dirige les entreprises funéraires Alfred Dallaire Mémoire. À ce titre, elle met en œuvre depuis longtemps des activités de nature à aider ceux qui le désirent à surmonter ce qu'elle définirait comme le *passage*. Ces remarques justifient pourquoi *La dernière conversation* n'est pas toujours un film triste; il comporte des moments tendres et cocasses. À commencer par ce « Guido, explique-moi... » où perce une vraie-fausse candeur. Ces trois mots ne masquent aucun piège. Ils révèlent avec une belle économie de moyens combien Molinari est

toujours disponible pour commenter ses œuvres même auprès de publics non spécialisés. Ainsi, il faut le voir s'ingénier à expliquer à un enfant comment deux rectangles noirs peints sur une toile peinte en blanc peuvent être vus alternativement comme forme et fond d'un tableau. Cette scène, dans sa simplicité, contraste avec les explications savantes servies dans le film de Lauraine André G. sous le registre de *théorie de la réversibilité* dont la paternité reviendrait à... Molinari! (Il s'agit, en fait, d'un phénomène d'illusion optique fort connu).

« Guido, explique-moi... ». Et Guido se fait guide: en Italie, dernier voyage. Et Guido extrait de la chambre forte de son atelier à Montréal des toiles qu'il n'a jamais (ou presque) montrées en public: le portrait d'une femme dont le visage symboliserait la maternité (assez conventionnel, mais émouvant), des paysages (œuvres de débutant) et des tableaux peints en se bandant les yeux (abominables croûtes). Ces séquences sont touchantes: elles dévoilent un personnage vulnérable, nostalgique. Molinari apparaît vêtu d'une robe de chambre ou d'une chemise à rayures: en se prêtant à ce jeu, il atteste de son sens de l'humour.

L'amoureuse Jo Légaré se révèle moins inconditionnelle et plus naturelle que les experts à l'égard des œuvres de Guido. Par exemple, elle murmure (voix hors champ) pendant qu'un livreur transporte une grande toile composée des célèbres bandes monochromes quelque chose comme « C'est pas difficile à faire ça, n'importe qui pourrait en faire autant... ». Ensuite, la caméra montre l'artiste dont les traits semblent accuser le choc de ce jugement. Elle énonce donc avec

franchise ce que de nombreux observateurs pensent de l'art du maître sans jamais oser le dire de crainte de passer pour des imbéciles. On pourrait reprocher, enfin, son impudeur à la réalisatrice qui montre l'artiste agonisant dans un lit à l'hôpital. Mais ce serait faire peu cas de la connivence de Guido Molinari qui, à tout moment, se sait filmé, et qui, une seule fois, demande que l'on cesse le tournage.

Molinari, héros de cinéma, demeure sympathique même lorsqu'il étale son érudition qui témoigne de savoirs non dominés de l'ordre du *name dropping*. Dans le film de Lauraine André G., il perçoit, par exemple, la succession des bandes de couleur d'une de ses toiles comme une application de la théorie de la flèche du temps du physicien Prigogine, ce qui est sans rapport. Dans *La dernière conversation*, il reprend cette analogie, mais cette fois, dans son lit face à la caméra. Il demeure donc jusqu'à la fin un homme de spectacle, un homme du verbe. Il faut l'entendre d'ailleurs lire un de ses poèmes hermétiques et s'exclamer: « Pas mal pour un Québécois! » On lui pardonne aussi cette exclamation d'autosatisfaction bien malheureuse, mais si spontanée.

### PATHÉTIQUE

Ce que l'on retiendra en définitive des trois films consacrés aux derniers jours de Molinari, c'est peut-être le caractère profondément pathétique du personnage: il a bien compris qu'il n'avait d'autre recours pour soutenir le langage muet de son art que de combler son silence par un incessant déluge verbal; il a usé de la même stratégie pour conjurer la mort. Trois films témoignent de cet héroïsme. □